Document generated on 06/06/2025 5:03 a.m.

**Séquences : la revue de cinéma**

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

# Bertrand Tavernier
## La cinéphilie mène à la création

Yves Laberge

Number 327, Summer 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/96786ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laberge, Y. (2021). Bertrand Tavernier : la cinéphilie mène à la création. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 46–47.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Bertrand Tavernier

## La cinéphilie mène à la création

YVES LABERGE

1

**Avant d'être cinéaste,** Bertrand Tavernier est né cinéphile; il est devenu critique pour plusieurs grandes revues (*Positif*, *Cahiers du cinéma*, etc.) durant les années 1960, puis réalisateur d'une trentaine de films. Comme bien des auteurs de sa génération, il a fait ses classes par l'assistanat et en fréquentant les salles de cinéma. Sa culture cinématographique était impressionnante car il fréquentait les classiques du cinéma. Ses trois premiers longs métrages obtinrent un succès critique immédiat et Philippe Noiret – acteur consacré – accepta chaque fois d'y tenir le rôle principal: ***L'horloger de Saint-Paul*** (1974) d'après un roman de Simenon, mais dont Tavernier transposa l'intrigue à Lyon, suivi de ***Que la fête commence...*** (1975), dont l'action se situait à l'époque de la Régence de Louis XV, puis ***Le juge et l'assassin*** (1976). Plus tard, Tavernier sortit de son registre avec un film-limite, ***La mort en direct*** (1980), mettant en scène une Romy Schneider vulnérable, poursuivie par des caméras indiscrètes, bien avant l'ère de la téléréalité.

Critiquant les dérives du colonialisme, ***Coup de torchon*** (1981) réunit une fois de plus le tandem Philippe Noiret/Jean-Pierre Marielle – déjà à l'œuvre dans ***Que la fête commence...*** – pour reconfirmer la théorie très misanthropique de ce dernier quant aux rôles de malveillants qui lui ont souvent été confiés: «Il y a les cons, les salauds, et les sales cons: ceux-là sont les pires de tous[1]». Et c'est souvent Jean-Pierre Marielle qui devait les incarner au grand écran, et pas seulement pour Tavernier. Dans une réédition DVD de ***Coup de torchon***, Tavernier reconfirme son respect du cinéphile en ajoutant aux suppléments une scène inédite: une finale alternative, en plus de ses propres commentaires.

Bertrand Tavernier choisit de varier les genres pour traiter de ce qu'il aime; ainsi, ***Round Midnight*** (1986) ne sera pas qu'un essai sur le jazz américain des années 1950, mais se concentra sur l'engouement des Français pour la musique afro-américaine, à une époque où les musiciens de jazz établis momentanément à Saint-Germain-des-Prés (comme Lester Young et Bud Powell) réalisaient pour la première fois qu'une société égalitaire, sans racisme ni hôtels réservés exclusivement aux Blancs, était possible en France. C'est précisément cette atmosphère interraciale qu'il a voulu rendre à travers le mal-être de ces musiciens tourmentés, et c'est ainsi qu'il faut interpréter cette œuvre sombre, qui rappelle le rôle

décisif de la France dans la reconnaissance et la légitimation du jazz, bien avant que ce soit le cas sur le continent américain. Ces musiciens afro-américains, traités comme des parias aux États-Unis en raison de leur couleur de peau, étaient considérés comme de véritables artistes internationaux en France, et n'avaient pas besoin d'entrer à l'Hôtel La Louisiane en passant par la porte de service.

Bertrand Tavernier tournera dans le sud des États-Unis son documentaire ***Mississippi Blues*** (1983), coréalisé avec Robert Parrish. Américanophile, mais aussi exégète du cinéma américain et particulièrement du western, dont il savait valoriser l'esthétique, il voudra réévaluer certains réalisateurs mal aimés, comme le très prolifique Allan Dwan (1885-1981), ce qui amènera bien des cinéphiles à reconsidérer leur conception de ce que devait être «un bon film». Tavernier considérait les derniers westerns de Dwan, ceux tournés avec John Alton à la caméra, comme étant la quintessence de ce genre, autant pour la beauté des images et des mouvements de caméra que pour la mise en scène. Dans le supplément du DVD ***Tennessee's Partner***[2], il se remémore avec beaucoup de détails ses rencontres avec Allan Dwan, mais aussi avec le caméraman John Alton. Avec Tavernier comme guide, on peut apprécier un western classique des années 1950 simplement parce qu'il est intelligemment construit, habilement décoré, avec des éclairages recherchés et nuancés. Pour lui, un bon film reste un bon film, même après plusieurs décennies.

Bertrand Tavernier savait saisir des sujets d'actualité pour les remettre en question et en souligner les dysfonctionnements, par exemple dans son avant-dernier long métrage, ***Quai d'Orsay*** (2013), adapté d'une bande dessinée à propos des déboires d'un jeune rédacteur de discours du ministre français des Affaires étrangères. La mise en scène, la direction d'acteurs, les mouvements de caméra sont efficaces, très aérés, mais sans surenchère.

Lorsqu'il tourne son monumental ***Voyage à travers le cinéma français*** (2016), qui sera sa dernière œuvre, il procède selon le même principe que pour son livre *30 ans de cinéma américain*[3], qu'il a cosigné avec Jean-Pierre Coursodon: évitant de se concentrer sur les vedettes, le vedettariat et les superproductions pour favoriser les créateurs consciencieux, mais négligés par le système et par une partie de la presse. Sa relecture de la production en France sous l'Occupation (et après) veut réhabiliter certains des cinéastes maudits comme Jean Cocteau et Sacha Guitry, en mettant en évidence leur génie et leur influence. Ce sera une magnifique leçon d'histoire du cinéma, très différente de la contre-histoire du cinéma proposée par Jean-Luc Godard.

Lui-même enfant de Lyon, Bertrand Tavernier présida dans cette ville l'Institut Lumière et fut présent dans ses activités de promotion du cinéma: hommages aux pionniers du 7e Art, archivage de films anciens, organisation de rétrospectives, coéditions de livres savants – mais sans jargon – sur le cinéma. À son décès, survenu ce 25 mars 2021, il laissait une somme considérable, mais ses films ne constituent qu'une dimension ténue de sa production, de ses intérêts et de sa vaste culture.

***1.*** *Bertrand Tavernier avec Philippe Noiret pendant le tournage de* ***La vie et rien d'autre***

***2.*** *Bertrand Tavernier pendant le tournage du film* ***Le juge et l'assassin***

[1] Propos de Jean-Pierre Marielle tirés du documentaire ***Je vous salue Marielle*** (2013), d'Emmanuel Barnault, 32e minute.

[2] DVD ***Le Bagarreur du Tennessee*** d'Allan Dwan, réédité en France par Sidonis Calysta et Carlotta.

[3] Ouvrage coécrit avec Jean-Pierre Coursodon, puis réédité dans une version augmentée sous le titre *50 ans de cinéma américain*, Paris, Nathan, 1995.